

QUE DE METIERS DISPARUS... !

Depuis un demi-siècle, beaucoup de métiers ont disparu. En cherchant à améliorer les conditions de travail, à supprimer des tâches ordinaires dans la maison comme dans la ville, on a aussi enlevé du travail à beaucoup de gens.

Tout se tient et il ne s'agit pas de regretter systématiquement le bon vieux temps... mais les jeunes ne peuvent pas faire de comparaison.

Vers 1925, j'ai rencontré un colporteur avec sa caisse à multi-tiroirs sur son dos, allant de village en village, pour offrir des bobines de fil, aiguilles, boutons de tous coloris... et même, en cachette, des allumettes au bout de phosphore vert - à un prix inférieur à celui des allumettes de la Régie !

Qui revoit la matelassière, forte femme, cardant la laine, Place Pasteur, maniant de la main droite le peigne-bascule et de la main gauche poussant la vieille laine compressée qui, après cette opération, formait un tas volumineux et vaporeux ?

Personne n'entend encore la cloche (ou le tambour) du crieur public, un homme au grand poids, annonçant avec une voix de stentor une coupure d'eau, une réunion, une vente aux enchères... Des portes s'ouvraient... On voulait savoir...

Les laveuses se courbaient au bord du Vizézy ou dans les lavoirs. Parfois le rinçage du linge avait lieu dans l'eau encore savonneuse du linge lavé en amont. On comptait sur la mort rapide des microbes et on ne s'en portait pas plus mal. On eut le temps des grandes lessives, des coulées dans des chaudières en fonte, des rinçages à la rivière. Les laveuses robustes maniaient le "battoir" avec vigueur. On leur prêtait même un langage assez vert, c'est peut-être pure médisance.

Après l'amoncellement du linge sec, oeuvrait la repasseuse, travaillant parfois à son domicile. En Auvergne, le bord des bonnets ondulés et brodés nécessitait une action de spécialiste patiente.

Les trousseaux des jeunes n'ont plus d'initiales brodées et entrelacées. La broderie de dentelle est démodée et il n'y a plus de brodeuses dans la maison. Mais quels petits chefs-d'oeuvre de patience et d'habileté pour une modeste rémunération.

On s'habillait... chez le tailleur qui ajustait la veste, garnissait les épaulettes, conseillait le client et le tissu s'avérait inusable.

Les couturières jouissaient d'une solide réputation, à la fois comme hautement qualifiées et aussi peu commodes. Les clientes étaient flattées d'être habillées par Madame X.

On renouvelait sa garde-robe de préférence avant Pâques et, à la sortie de la messe, on jetait un petit coup d'oeil sur le chapeau de la voisine... et c'était une petite déception si on découvrait plusieurs modèles identiques. La modiste avait droit à un reproche.

Où sont les métiers liés de la clientèle paysanne ?

Beaucoup de chevaux et de boeufs étaient ferrés. Lorsque, enfant, je voyais le forgeron brûler la corne de l'animal puis enfoncer de longues pointes dans le sabot, j'avais peur... Non loin de la forge, il y avait un "travail", assemblage de grosses pièces de bois, formant une sorte de cage d'où l'animal ne pouvait sortir, déséquilibré par une sangle passée sous le ventre. Les plus rétifs devenaient un instant dociles. L'artisan devait disposer d'espace pour chauffer au rouge les immenses cercles entourant les roues des carioles... Hélas ! le bruit du marteau rebondissant sur l'enclume a été remplacé par le ronflement des moteurs de poids lourds... Est-ce plus harmonieux ?

La plupart des bourreliers, selliers n'ont laissé qu'un souvenir d'artisans animant leur quartier. Des lève-tôt qui, vers neuf heures, allaient commenter les nouvelles au café voisin, invitant chaque client à terminer un achat ou une visite dans ce lieu accueillant. Ils semblaient très occupés et pourtant très éloignés du travail à la chaîne... Heureux temps !

A la Madeleine, le tonnelier fabriquait, en plein air, des contenants de toute taille, depuis la grande cuve des vigneron au petit tonneau (le petit "bousset"). Mais il y avait des vignes tout autour de la ville, aux Pures comme à Pierre-à-Chaux. Le marchand de vin ne livrait pas des bouteilles et le grand bac à lessive n'était pas en plastique. Un beau métier... nécessitant une grande précision dans les assemblages car la moindre fente condamnait le travail.

Le charron réussissait à monter des rayons de plus d'un mètre sur un gros moyeu. Comment ces artisans avaient-ils appris à tracer les éléments et à les monter avec une telle minutie ? Il est plus simple de remplacer un pneu que de réparer une roue de brouette !

Où est l'ébéniste capable de concevoir un escalier à plusieurs paliers après un projet dessiné par lui-même, un sujet de concours du meilleur ouvrier de France ?

Le dernier bottier a quitté depuis longtemps la place Saint-Pierre. Et les rares petits épiciers ne "brûlent" plus de café sur le trottoir, dommage pour la perte de l'arôme dans le quartier. Le dernier tisserand, Monsieur Zakaroff, a pris sa retraite lorsque la Ville a rénové la rue des Clercs. IL avait encore quelques petites commandes malgré la vétusté de ses métiers et pourtant, il le quitta avec peine vers 1955.

Il y a bien longtemps que le rémouleur ne pousse plus sa meule sur un châssis à deux brancards et un système à pédale. Il occupait aussi le coin d'une rue après avoir annoncé son arrivée dans le quartier : "Repassez vos ciseaux, vos couteaux...!"

Plus rare, l'acheteur de peaux de lapin, en général un chiffonnier, un "patère" comme on dit à Montbrison. Il faut croire que l'on mangeait beaucoup de lapins. Des fortunes furent édifiées dans ce commerce vers 1920-1925, le poil de lapin servant à la fabrication du feutre. Le "patère" qui achetait des choses inutiles a été remplacé... les greniers sont peut-être moins encombrés.

On imagine mal, actuellement, combien les fêtes familiales - baptême, première communion, mariage - avaient de l'importance. Dans les "bonnes maisons", une cuisinière retenue depuis longtemps envahissait la cuisine et créait aussitôt un désordre indescriptible. Mais on se gardait bien de paraître mécontent, elle était "le chef" et préparait, presque toujours, le même menu, sans surprise, mais qui semblait destiné à des affamés !

Je me souviens très bien d'un sabotier et de sa belle collection de sabots "fantaisie", mini sabots pour gamins de quatre ou cinq ans, où énormes "esclots" permettant au paysan de traverser sa cour boueuse ou d'aller aux écuries. Chaussures faciles à quitter pour rentrer à la maison, parfois rembourrées de paille. Les galoches avaient la partie inférieure en bois comme le sabot et le dessus en cuir. Elles convenaient aux jeunes effectuant un

long trajet pour se rendre à l'école. Mais leur fabrication ne nécessitait pas la même habileté de maniement de la gouge que pour creuser le sabot.

On avait des chaussettes de laine tricotées à la maison. Avec les gros sabots, c'était plus simple : pieds nus, sans trop faire attention à la propreté de ceux-ci.

Les danseurs de Gergovia ont des sabots pour danser la bourrée. Mais où est donc passé le sabotier ?

Pendant quelques semaines d'automne s'installait, dans la cour des haras, l'alambic aux brillantes parois de cuivre. Si j'en crois un article du "Progrès" (du 16 janvier 1996), cet artisan poursuit son activité dans les régions de vignobles. Mais localement, il n'anime plus guère le quartier. Chaque vigneron désirait avoir sa "goutte" provenant de son moût et de ses fruits. Il offrait un petit verre à ses visiteurs qui, s'ils manquaient d'entraînement, devaient grimacer un peu. Mais c'était un va-et-vient de voitures dans le quartier... l'occasion d'une rencontre... un lieu d'échange.

Faut-il mentionner que les charges de bedeau et de suisse avec leurs beaux costumes et la hallebarde, n'ont plus de titulaires !

Sans remonter au potier qui a abandonné la rue Tupinerie il y a bien longtemps, voici au moins une quinzaine de métiers que les jeunes n'ont pas connus. Et mon recensement est sans doute très incomplet. La plupart de ces professions entretenaient des relations utiles à la vie ordinaire, mais aussi des contacts et des liens entre les habitants de toutes conditions.

Pour maintenir, le souvenir des métiers disparus, il faudrait un commentaire pour chacun plus étoffé que ces quelques lignes. Je laisse cette mission à d'autres amateurs plus férus d'histoire locale.

André MASCLE